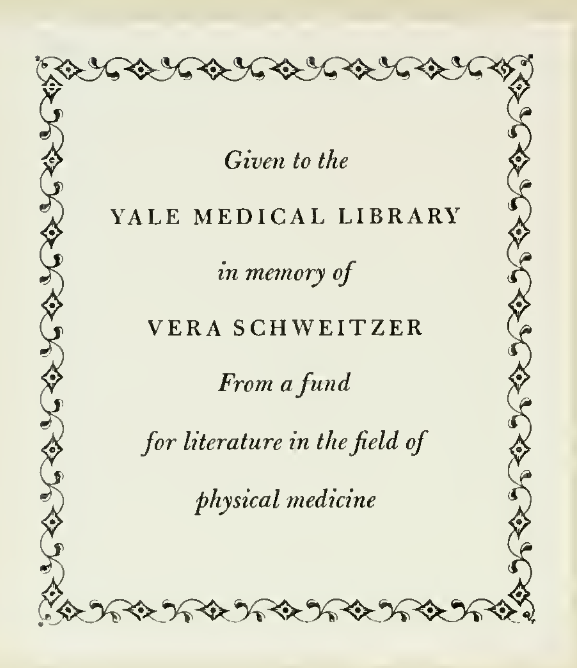


DE

BAGNÈRES-DE-LUCHON

AUX

MONTS-MAUDITS

RÉCITS DE COURSES ET D'EXPÉRIENCES

PAR

M. ÉMILE BELLOC

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AQUICULTURE

AVEC 4 FIGURES ET 1 PANORAMA

PARIS

AUX BUREAUX DU *CLUB ALPIN FRANÇAIS*
30, RUE DU BAC, 30

1897

DE

BAGNÈRES-DE-LUCHON

AUX

MONTS-MAUDITS

DU MÊME AUTEUR

Les Pigeons voyageurs en montagne. Paris, 1886.
Les Diatomées de Luchon et des Pyrénées centrales (planche). 1887.
Le Lac d'Oô. Sondages et Dragages. Gr. in-8°, avec fig. Paris, E. Leroux, 1890.
Diatomées des lacs du Haut-Larboust (Pyrénées centrales). Paris, 1890.
Appareil de sondage à fil d'acier. Académie des sciences, 25 mai 1891.
Nouvel appareil de sondage, dragne légère et filet fin. Paris, 1892.
Formes de comblement observées dans les lacs des Pyrénées. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, Paris, 18 juillet 1892.
Pêches au filet fin et dragages (*Revue de Biologie*). Lille, 1892.
Origine, formation, comblement des lacs des Pyrénées. Paris, 1892.
De la végétation lacustre dans les Pyrénées. Paris, 1892.
La Piscicnlture dans les lacs des Pyrénées. Paris, 1892.
Les Algues d'Algérie, de Tunis et du Maroc. Gr. in-8°, avec figures et planches (*Revue biologique*). Lille, 1893 (en cours de publication).
Notes sur le Plankton (*Le Diatomiste*, n° 15). Paris, 1893.
Florule des Gourgs, cours d'eau et fontaines du pays toulousain. Paris, 1893.
Nonvelles Études lacustres dans les Pyrénées franco-espagnoles. In-8°, avec figures. Ass. française (Congr. de Besançon, vol. II). Paris, 1893.
Les Lacs de Caillaouas, des Gonrgs-Blancs et de Clarabide Gr. in-8°, avec figures et carte en couleur (Congr. de Besançon). Paris, 1893.
Variations de la température dans les lacs de montagne. Paris, 1894.
Flore algologiqne d'eau douce de l'Islande. Ass. française, Paris, 1894.
Les Lacs intra-glaciaires. Ass. française, vol. II, avec figures. Paris, 1894.
Nonvelles Explorations lacustres. Ass. française (Congr. de Caen). Paris, 1894.
Recherches orographiques et lacustres dans les Pyrénées centrales (avec figures et carte en couleur). *Ann. du Club Alpin Français*, 1894.
Les Lacs du Massif de Néouvieille (avec figures et carte). Paris, 1895.
Seuils et barrages lacustres (avec figures et carte). Paris, 1895.
Les Lacs littoraux dn golfe de Gascogne. Paris, 1895.
De Lannemezan aux glaciers des Gourgs-Blancs. Paris, 1895.
Le « Sondenr E. Belloc ». *Compte rendu de l'Académie des Sciences*, 5 juillet 1896.
L'Aquiculture dans le S.-O. de la France, Paris, Impr. nationale, 1896.
Les sources de la Garonne. Courses et expériences (avec figures). Paris, 1896.
Les Lacs de Lonrdes et de la région sous-pyrénéenne (fig. et plan), 1896.
De Bagnéres-de-Luchon anx Monts-Maudits. Courses et expériences. Paris, 1897.
Synonymies locales et Nomenclatures régionales des poissons d'eau douce. Paris, 1898.
Glaciers et cours d'eau souterrains de la Maladeta. Paris, Impr. nationale, 1898.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

(*Communications faites à la Sorbonne. Congrès des Sociétés savantes.*)

Flore algologique du lac de Tibériade et des lacs de Syrie.
Orthographie et signification des Noms de lieu.
Pêche et consommation du poisson aux XVIe et XVIIe siécles.
Étude de l'ancien glacier du Massif central des Pyrénéęs.
Formation et comblement des Lacs littoraux du golfe de Gascogne.

DE
BAGNÈRES-DE-LUCHON
AUX
MONTS-MAUDITS

RÉCITS DE COURSES ET D'EXPÉRIENCES

PAR

M. ÉMILE BELLOC

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AQUICULTURE

AVEC 4 FIGURES ET 1 PANORAMA

PARIS

AUX BUREAUX DU *CLUB ALPIN FRANÇAIS*

30, RUE DU BAC, 30

—

1897

DE BAGNÈRES-DE-LUCHON

AUX MONTS-MAUDITS

(PAR M. ÉMILE BELLOC.)

Lentement, lentement, sans arrêt, sans force, avec une persistance capable de lasser la patience de l'Anglais le plus flegmatique, la pluie ne cessa de tomber, quarante-huit heures durant.

Pareille à la fine poussière que tamise un rayon de soleil, une bruine légère et subtile voltigeait dans l'air à peine agité.

Les fines gouttelettes d'eau, menues, serrées, comme les mailles du tissu le plus délicat, rebondissaient en touchant le sol. Ces myriades de perles liquides avaient l'air de se consumer en efforts impuissants, pour essayer de remonter vers les espaces qui les avaient laissées échapper.

De temps en temps, quelques lambeaux fugitifs d'un paysage vague, mirage un instant entrevu par les trous du brouillard, apparaissaient çà et là.

La lumière assombrie, diffusée par la couche de pluie, projetait des reflets blafards sur les objets extérieurs, dont la silhouette indécise se laissait à peine entrevoir à travers les vitres des fenêtres closes.

On eût dit qu'un vaste manteau de deuil enveloppait de ses replis humides le pays tout entier.

Rien de plus maussade et de plus énervant que ce monotone spectacle, rendu plus attristant encore par le murmure sourd de l'eau glissant de feuille en feuille, coulant de branche en branche, et tombant goutte à goutte jusqu'au pied des grands arbres.

Enfin! à l'aube du troisième jour, sous la poussée violente d'un coup de vent d'Espagne, l'épais rideau de brume se déchira soudain. Dans sa course folle, l'impétueux Autan, balayant tout sur son passage, entraîna jusqu'aux derniers flocons nuageux, désespérément accrochés aux cimes des forêts, aux saillies des pics chauves.

Le jour se leva radieux. La montagne, endormie et ruisselante encore, apparut tout à coup inondée de lumière.

Luchon, triste naguère comme une nécropole, avec le plein soleil, reprit ses airs de fête. C'était un dimanche, le premier de septembre. Peu à peu un murmure confus remplit la ville, et la foule joyeuse ne tarda pas à se répandre le long des allées d'Étigny.

Au milieu d'un pêle-mêle indescriptible d'indigènes aux vêtements sombres, de promeneurs soigneusement parés, de fidèles se dirigeant gravement vers les lieux de prière, de guides au gilet écarlate, de chevaux, d'ânes, de mulets caparaçonnés à la mode espagnole, quelques baigneurs à la figure hâve, blêmie par la souffrance, circulaient tristement comme des âmes en peine, en revenant du bain.

Plaquée sur le sol, l'ombre portée des tilleuls séculaires qui bordent l'incomparable avenue, marbrait de larges taches grises, indécises et mouvantes, la foule bigarrée; et le soleil dardait, par places, l'épaisse feuillée de ses rayons étincelants comme des flèches d'or.

Au seuil des riches demeures, apparurent d'abord, frêles comme des libellules, de jeunes amazones emprisonnées dans des robes de drap ridiculement longues. Leurs cavaliers, finement gantés et guêtrés, irréprochables de tenue, les attendaient. Plus douillettes ou légère-

ment corpulentes, quelques dames jeunes encore, craignant sans doute les réactions trop vives du coursier pyrénéen, préféraient confier leur précieuse personne aux coussins capitonnés des landaus mollement suspendus. C'est ainsi, en tenue de gala, que ces personnages selects se disposaient à aller contempler les « horreurs de la nature » dans les endroits réputés célèbres.

Après de longs et minutieux préparatifs, comme s'il s'agissait d'un départ pour quelque lointain inconnu, tant bien que mal chacun monte en selle, et bientôt les caravanes se forment et se dirigent vers la montagne, accompagnées d'un frémissement de grelots, et du claquement des fouets dextrement manœuvrés par les guides.

Le touriste pédestre, dur à la fatigue, médiocrement préoccupé du confort et de l'observance des conventions mondaines, s'isole volontiers. Vêtu de laine grossière, coiffé d'un chapeau mou à larges bords, chaussé de gros souliers ferrés, armé du bâton de noisetier à forte pointe d'acier, cher aux Pyrénéens, il évite avec soin les voies aristocratiques, où toutes les élégances et toutes les vanités aiment à se montrer.

Obéissant à l'attraction mystérieuse et invincible qui pousse l'alpiniste vers les solitudes de la haute montagne, c'est en suivant philosophiquement la rue d'Espagne, que je quittais Luchon, le 5 septembre 1897, pour me rendre aux Monts-Maudits. En entreprenant ce voyage, déjà accompli par moi tant de fois, j'avais un double but. D'abord je me proposai d'escalader de nouveau certains pics, formant la partie orientale du grand massif central des Pyrénées, afin de mieux connaître leur constitution géologique et d'étudier les traces des anciens glaciers. Ensuite mon intention était de compléter, par une nouvelle série d'expériences, mes recherches des années précédentes, pour tâcher d'élucider cette question si controversée du

parcours souterrain des eaux qui s'engouffrent dans le Trou du Toro.

La distance qui sépare la promenade des Quinconces du pont de Ravi fut rapidement franchie, malgré l'état lamentable dans lequel le terrible cyclone du 3 juillet 1897 avait mis le chemin. Ce chemin, qui conduit au Port de Venasque, une des trouées les plus fréquentées de la crête frontière, dans les Pyrénées Centrales, était demeuré fort longtemps dans un délabrement incompréhensible [1]. Pompeusement décoré du nom de « route muletière », cette importante voie publique n'était encore, en 1851, qu'un modeste sentier où deux cavaliers avaient grand'-peine à passer de front. Quant aux chars de montagne, les seuls véhicules qu'on pouvait se risquer à faire circuler le long de ce chemin dangereux, ils parvenaient rarement sans accidents au terme du voyage.

Vers le commencement du second Empire on forma le projet de créer une route, par le Port de la Glère, afin de relier plus directement la partie montagneuse du département de la Haute-Garonne avec l'Espagne. La nouvelle voie, qui aurait emprunté une partie de l'ancienne, devait avoir 8 mètres de largeur, entre le jardin public de Luchon et

1. Au siècle dernier, les passages de la crête frontière étaient difficilement accessibles. D'Étigny, le célèbre intendant de la Généralité d'Auch, qui a doté les vallées inférieures et les plaines avoisinant les Pyrénées Centrales et Occidentales d'un réseau de voies de communication admirable, fit faire des études sérieuses pour faciliter les transactions commerciales entre la France et l'Espagne. Le 8 septembre 1764, le subdélégué, M. de Lassus, lui rendait compte, en ces termes, de la mission d'étude dont il avait été chargé, avec le sous-ingénieur Cathérinot : « ...Après avoir visité le Port de Fos (?) nous nous sommes rendus à Bagnères-de-Luchon : là nous avons visité deux Ports, l'un qu'on appelle le Portillon, qui aboutit à la vallée d'Aran, et l'autre le grand Port qui va à Benasque. Nous avons trouvé ces deux Ports très aisés à ouvrir ; il y a de la terre partout, à quelques escarpements près. M. Cathérinot a toisé toutes les parties, et il va pouvoir avoir l'honneur de vous remettre son travail... » (Archives Nationales, F. 14. N° 123.)

le hameau de Beauregard. Exécuté d'abord sur une faible portion de son parcours, ce projet paraît avoir été définitivement abandonné vers 1864, époque à laquelle il fut sérieusement question d'établir un chemin de fer international de France en Espagne, par Saint-Béat et la vallée d'Aran. De 1851 à 1864, l'État consacra une somme de 6,900 francs, pour l'élargissement et l'entretien de cette route muletière; mais l'exécution complète du nouveau tracé ayant paru difficile et fort coûteuse, surtout dans la région voisine de la crête frontière, le gouvernement renonça définitivement à la réalisation de l'entreprise.

En arrivant à l'Hospice[1] de France, où mes bagages m'attendaient depuis plusieurs jours, je retrouvai mon guide habituel, Barthélemy Courrége, fidèle au rendez-vous. Il venait de *Los Montes-Malditos*, où le jour même, avec son fils Janou, ils avaient accompagné un jeune et vaillant alpiniste au sommet du Pic d'Aneto (3,404 mèt.). Obligés de subir la loi commune avant de tenter l'ascension, par suite de la tempête qui les immobilisa pendant deux jours et deux nuits au milieu de cette sauvage région, force leur fut de se réfugier à la Rencluse[2] de la

1. Il ne faut pas confondre ces Hospices avec les Hôpitaux où l'on soigne les vieillards et les déshérités de la fortune. Ces hospices ou maisons hospitalières sont simplement des lieux de refuge pour les voyageurs qui fréquentent les passages difficiles et élevés des Pyrénées. Anciennement (XIe siècle), ils furent administrés par les Frères de Saint-Jean-de-Jérusalem chargés de secourir les personnes qui pouvaient se trouver en perdition dans ces gorges sauvages. Au XIIe siècle, les chevaliers de Rhodes en prirent possession et, plus tard, les Chevaliers de Malte leur succédèrent. M. P. de Casteran, dans son étude sur les *Traités de Lies et Passeries* (Toulouse, 1897) a indiqué l'emplacement d'un certain nombre de ces hospices. Actuellement, — tout en conservant en partie leur affectation hospitalière, — ceux qui restent debout ne sont plus que de vulgaires auberges.

2. *Rencluse* signifie une dépression du sol placée à la base d'un escarpement rocheux fortement redressé, au pied duquel les eaux se

Maladeta[1] où l'hospitalité se vend très cher, les ascensionnistes le savent.

Pour comble de malechance, ils n'eurent même pas la ressource de contempler la face harpagonesque de l'hôte habituel de ce lieu sauvage. Le légendaire Sebastiano était absent ; son fils, et une solide gaillarde, leur parente paraît-il, le remplaçaient avec avantage.

Ce n'est pas la première fois du reste que « l'hôtelier de la Rencluse » abandonne momentanément sa « résidence d'été ». Il y a quelques années, pendant la dernière guerre carliste, le gouvernement français avait eu la précaution d'échelonner, à proximité de la frontière, des postes militaires pour empêcher les soldats de don Carlos de pénétrer, armés, sur notre territoire. Durant cette époque troublée, Sebastiano ne parut pas à la Rencluse.

Un des chasseurs de Vincennes cantonnés à Luchon, instruit de cette absence sans doute, franchit la frontière, avec armes et bagages, et alla sans façon élire domicile sous le célèbre abri de la Maladeta. A aucune époque, les

réunissent et disparaissent sous terre. Celle-ci est désignée dans les livres sous la dénomination fautive de *gouffre de Turmon ;* tandis qu'elle doit s'appeler gouffre, ou mieux encore *abismo del Tormo.* Les Aragonais la nomment ainsi parce que le mot espagnol *Tormo* signifie rocher en pointe ou rocher isolé.

1. Ce nom de *Maladeta*, qui n'a d'équivalent ni en espagnol, ni en italien, ni en français, pas plus que dans aucun des idiomes parlés dans les Pyrénées, doit être vraisemblablement une déformation de *Maladito* (adjectif espagnol hors d'usage), ou de *Maldito*, *Maldita*, participe passé, irrégulier du verbe *Maldecir*. On voit déjà, en 1720, la *montagne de Maladete*, ainsi francisée et par conséquent déjà dénaturée, figurée sur la carte militaire de Roussel. En 1744, le maréchal de Noailles la transformait encore en *montagne Maladet*. Puis, on écrivit *Maladette*, *Malahita* et enfin, *Maladetta*. Cette dernière forme, qui n'est ni française, ni castillane, est encore plus fautive que les autres, car, comme l'a fait observer avec juste raison l'éminent géologue de Madrid, M. Mallada, aucune règle, dans la grammaire espagnole, ne permet d'écrire *Maladetta* avec deux *t*.

touristes n'avaient reçu si bel accueil, en arrivant à la Rencluse. En effet, notre jeune guerrier se montrait plein d'égards et de sollicitude pour les voyageurs. Et, au moment du départ, il avait une façon particulièrement originale et persuasive de leur démontrer, carabine au poing, que, pour les mettre à l'abri des déprédations des malfaiteurs espagnols, leur bourse serait bien plus en sûreté dans sa poche que dans la leur. Les opérations financières de ce banquier d'un nouveau genre promettaient de devenir fructueuses, lorsqu'un lieutenant de sa compagnie eut la malencontreuse idée de venir surprendre notre héros dans son repaire. Seul, sans arme, le courageux officier catéchisa si bien le soldat déserteur, qu'il décida cet homme, dont la raison s'était un instant égarée, à rentrer avec lui à Luchon.

***

Le 6 septembre, à la première heure, je quittai l'Hospice de France, accompagné de Courrége et d'un jeune et vigoureux Espagnol, répondant au nom de Francisquét, chargé de porter mes appareils d'expérimentation.

La route du Port de Venasque, que nous devions suivre, est trop fréquentée pour avoir besoin d'être décrite. Cependant parmi les milliers de touristes parcourant chaque année ces parages, il en est bien peu qui se doutent qu'à chaque pas, à chaque détour du chemin, pour ainsi dire, les vieux montagnards pourraient évoquer un triste souvenir. Si les pierres parlaient, il n'y aurait pas un rocher, dans ce vallon sauvage, qui n'eût à raconter quelque incident tragique dont il a été le témoin. Mais pour retracer l'histoire complète des événements dramatiques et des dévouements ignorés qui se sont accomplis dans la petite vallée du Port de Venasque, un volume ne suffirait pas. Du reste je n'en ai pas l'intention et je me bornerai

simplement à signaler en passant, d'une façon concise, quelques faits parmi les plus saillants.

En sortant de l'Hospice, on descend par un petit chemin creux jusqu'au bord du ruisseau des Péssons[1]. Après avoir franchi ce torrent sur un pont rustique, le sentier sillonne une pelouse verdoyante où prennent naissance, à droite, le chemin qui conduit à la Cascade du Parisien et au Port de la Glère, et, à gauche, le sentier tracé en zigzag à travers les schistes ardoisiers, par lequel on peut tenter l'ascension difficile, mais dépourvue d'intérêt, du Pic de la Pique, dont la pointe dénudée s'élève, d'un seul jet, à mille mètres environ au-dessus de la vallée.

Cinq minutes suffisent pour atteindre la Carràou et le pont dét Péndjat[2], ruiné ce dernier printemps. La passerelle, qui le remplace aujourd'hui, permet de traverser le torrent du Port de Venasque. C'est à cet endroit, sur la rive gauche, que fut retrouvé, l'an passé, le cadavre d'un guide espagnol, nommé Plèti, parti de la ville de Venasque en compagnie de trois compatriotes. Cet événement causa un grand émoi dans toute la contrée. Le drame eut son dénouement à Toulouse, où le jury de la Cour d'assises, insuffisamment éclairé, acquitta les compagnons de l'infortuné Venasquais.

A quelque distance de ce pont, désormais célèbre, commencent les interminables lacets qui conduisent au Port.

Par une belle journée d'été, rien n'est curieux et pittoresque comme les longues caravanes serpentant à la file indienne à travers les âpres rochers de la montagne.

1. Voir : Émile Belloc, *Les sources de la Garonne*. (*Ann. du Club Alpin Français*, année 1896, p. 234 et suiv.)

2. *Péndjat* veut dire « pendu », *carràou* signifie « un petit chemin ».

C'est au bas de la *Couma dé Bèïré*[1] que se trouve la *Labassa*[2] *dél Péndjat*.

Du point culminant de la prairie fortement inclinée qui, de temps immémorial, porte le nom caractéristique du *Péndjat*[3], le regard plane sur la vaste région pastorale de Roumïngàou et de Campsàouré, limitée à l'Est par les hauts reliefs du Val d'Aran.

Les lacets continuent toujours, et, une heure et demie après avoir quitté l'hospice, on passe à côté des ruines d'un ancien refuge[4], construit par les Ponts et Chaussées, et l'on arrive au pied d'une immense muraille appelée *lé Culèt*[5]. D'une échancrure naturelle, pratiquée dans cet escarpement, une jolie chute d'eau bondit en frémissant le long de la paroi rocheuse : c'est la cascade Courrége.

En sautant de pierre en pierre, on traverse de nouveau le torrent. Les lacets, plus raides et plus courts, zigzaguent péniblement contre les abruptes parois de l'*Escala*[6],

1. *Couma*, « coume », petit vallon dans un pli de terrain. *Bèïré*, « verre ». Les pentes de la « Coume de Verre » sont très déclives et encombrées d'un énorme éboulis, c'est en somme un véritable couloir d'avalanches creusé sur le flanc oriental de la montagne de Sajust. La tradition populaire a conservé le souvenir d'une épouvantable catastrophe qui eut lieu à cet endroit : une caravane, composée de muletiers espagnols et d'un grand nombre de mulets chargés de verreries qu'ils transportaient en Aragon, y fut surprise et engloutie par une avalanche de neige et de boue. De là le nom de « Coume de Verre ».

2. *Labassa, lavassa*, sorte de grande pierre plate dans le genre des « cadettes » qui servent au dallage.

3. Ce nom perpétue le souvenir très ancien d'une exécution capitale : un affreux malandrin, convaincu d'un abominable forfait, fut pendu (péndjat) haut et court en ce lieu.

4. Cette maisonnette a été rasée par une avalanche en 1897.

5. *Culèt*, paroi rocheuse, muraille qui barre le passage. [Voir mes *Recherches et explorations orographiques et lacustres*, *Ann. du Club Alpin Français*, p. 458, année 1894.]

6. *Escala* « échelle ». Anciennement, l'on escaladait ce dangereux passage à l'aide de marches grossièrement taillées dans la roche vive.

et, non loin de la *Raillo*[1] *dét Culét*, passage très redouté au moment des avalanches, on rencontrait naguère *lé Caïllàou dé mitat Port*[2]. C'était un énorme bloc de rocher qui, de tous les temps, avait été considéré comme le point de repère divisant exactement en deux parties la distance (7 kilomètres) qui sépare l'Hospice de France du Port de Venasque. Il est cité dans les actes publics, et je l'ai trouvé mentionné dans un mémoire manuscrit, dressé vers 1764, par Cathérinot, sous-ingénieur du Roy[3].

Privé des points d'appui naturels qui le maintenaient en équilibre depuis plusieurs siècles, déchaussé à la base, lors de la récente rectification du chemin, ce « caïllàou » a fini par céder aux précipitations météorologiques, et, depuis 1897, il gît misérablement au milieu des lacets inférieurs, en attendant d'être pulvérisé par la dynamite du cantonnier.

La montée se poursuit fatigante et monotone, jusqu'au *Cap déra Pala déra Hont*[4] puis, après avoir de nouveau traversé le torrent, on atteint le sommet, où se dresse verticalement le rocher connu de tous sous le nom de « l'homme ». Ce rocher, qui ne rappelle que très vaguement une silhouette humaine, il est presque inutile de le dire, est néanmoins un repère de premier ordre. Jamais

1. *Raillo, raillère* ou *arraillère*, ravin profond, amas de gros blocs arrachés aux montagnes, chaos.

2. *Caillàou dé mitat Port*, « caillou de la moitié du Port ».

3. *Toisé estimatif de la route de Benasque, depuis Baignères de Luchon jusqu'au somet du port*, par le sieur Cathérinot, sous-ingénieur du Roy. [Archives Nationales, F^{14}, n° 123.]

4. *Pala déra hont*, « sommet de l'escarpement de la fontaine ». *Pala*, mot très usité dans les Pyrénées pour désigner un endroit plat, semblable à une pelle, ou plus généralement, la partie lisse et plus ou moins verticale d'un escarpement rocheux. (Voir les explications que j'ai données à ce sujet, dans l'*Intermédiaire de l'AFAS*, tome II, n° 15, 1897, réponse 148, pages 106 et 107. — En patois luchonnais, le mot *hont*, et non pas *hount*, comme on l'écrit presque toujours, d'une manière fautive, signifie « fontaine ».

la neige ne le cache complètement, même en plein hiver; c'est donc un indice précieux pour le montagnard, auquel il révèle sûrement le seul passage praticable, même pendant la belle saison,

Après avoir franchi la *Hourca* (la fourche), on arrive dans une toute petite vallée, dont on ne pouvait, d'en bas, soupçonner l'existence. Ce vallon solitaire couvert de pierres détachées de la montagne, est connu sous le nom de la traverse *d'éras Càoudèrés* (des chaudières). En effet, il renferme plusieurs excavations, remplies de neige et d'eau jusqu'au moment des fortes chaleurs.

C'est dans une de ces excavations que neuf chaudronniers aveyronnais, surpris par l'avalanche, périrent un jour, en revenant d'exercer leur industrie en Espagne; c'est pourquoi on le nomme « le Trou des Chaudronniers ».

C'est là encore, au milieu d'un amoncellement colossal de blocs arrachés au Pic de la Mine (2,757 mèt.), que se trouve la demeure dernière, ignorée des touristes, d'un jeune homme, habitant de Venasque, mort de froid en cet endroit sinistre dans les premiers jours de novembre 1897. Et, particularité curieuse, plusieurs fois observée du reste, le corps du malheureux garçon fut rencontré nu-pieds étendu sur la neige qui recouvrait le sol d'un vaste tapis glacé.

On se demande avec tristesse à quelles épouvantables angoisses obéissent ces infortunées victimes du froid; quelle aberration de l'esprit les pousse à jeter au loin leurs chaussures, précisément à l'heure où elles leur seraient le plus utiles? Apercevant sous leurs pieds, à portée de leurs yeux, le refuge sauveur prêt à les accueillir, sentant leurs forces décroître progressivement et se voyant perdus, sans espoir de secours, au milieu de ces effroyables solitudes, peut-être espèrent-ils arriver plus vite, au but suprême de leurs efforts, en se débarrassant de ce poids minime. Mais, hélas! il est infiniment plus probable qu'à

ce moment le pauvre abandonné a perdu en partie sa raison, et que ce n'est là qu'une manifestation des désordres qui commencent à troubler ses facultés mentales.

On sait du reste qu'au début, la congestion des centres nerveux est souvent marquée par une excitation intense qui se traduit en mouvements désordonnés. Il ne paraît donc pas téméraire de supposer que ces désespérés, surpris par le froid sous l'action duquel ils vont succomber, irrités par une sorte d'anesthésie des extrémités qui paralyse leurs mouvements, se débarrassent instinctivement de leurs chaussures pour obéir à un impérieux besoin de locomotion.

Le célèbre aliéniste Pinel a cité le cas d'un malade qui éprouvait un indicible plaisir à se rouler tout nu dans la neige. Esquirol, parlant de la fameuse Théroigne de Méricourt, celle que Lamartine appelait « la Jeanne d'Arc impure de la place publique », raconte que pendant son séjour à la Salpêtrière, elle ne voulut jamais conserver aucun vêtement, et que « tous les jours, matin et soir, et plusieurs fois par jour, en plein hiver, elle arrosait soigneusement son lit, avec de l'eau froide, avant de se coucher ».

S'il est vrai, comme on le dit parfois, que le génie soit une des formes multiples de la folie, il faut citer encore l'habitude qu'avait Chateaubriand de marcher nu-pieds sur les dalles froides de son appartement, pour provoquer l'inspiration, lorsqu'elle était rebelle ou trop lente à venir.

Pendant que mon esprit se livrait à ces tristes pensées, mon guide arrangeait de son mieux la misérable sépulture de l'infortuné Venasquais. Bientôt un colossal monceau de pierres, s'augmentant chaque jour des débris de la montagne, recouvrira ce modeste tombeau. En signe de commisération et pour nous conformer à l'antique coutume, nous ajoutâmes quelques cailloux au petit entassement sous lequel le pauvre enfant d'Espagne dort son



La crête frontière franco-espagnole.
Chemin et Port de Venasque. — Pic de la Mine. — Port de La Picade.

dernier sommeil, et nous nous éloignâmes silencieusement.

Dès que nous eûmes dépassé la *Serra dét Bént* (monticule du vent), nous arrivâmes à *la Déscargada dét Bieill*[1] L'histoire de cette dénomination bizarre dont presque personne ne connaît l'étymologie est fort ancienne, puisque le sieur Cathérinot mentionne ce nom dans son devis estimatif déjà cité. Voici quelle en est l'origine, restée pour ainsi dire inconnue jusqu'à ce jour.

Autrefois, lorsque l'échancrure du Port de Venasque[2] (fig. 1) était à peu près impraticable aux bêtes de somme, le transport des marchandises et des denrées alimentaires se faisait exclusivement à dos d'homme. Un jour, une bande de porteurs ou de contrebandiers aragonais, venant du côté de Venasque, fit ce qu'aujourd'hui l'on appellerait un *record;* il s'agissait de descendre du Port à l'Hospice de France d'une seule traite. Avant d'arriver à la *serra det Bént*, un ancien de la bande fut contraint de reprendre haleine et de déposer à terre son fardeau, trop lourd pour ses épaules affaiblies par les ans[3]. Et c'est là, depuis lors, *la Descargada dét Bieill*, la décharge du vieux.

Le chemin muletier continue pendant un certain temps en palier, dominant la rive gauche de quatre petits lacs d'une limpidité merveilleuse. On les croirait remplis de saphir liquide tant leurs eaux paraissent bleues. La plus

1. *Déscargada* veut dire « décharge »; *bieill* signifie « vieux »

2. M. Sarthe, libraire-éditeur à Luchon, propriétaire des clichés de la Crête fontière et du pont de Vénasque, a bien voulu en autoriser la reproduction.

3. L'authenticité de ce récit m'a été confirmée par le père de B. Courrége, âgé de 85 ans, montagnard intrépide, très fier de la médaille qui lui fut donnée par le Club Alpin Français, en 1893, lors du congrès de Luchon, comme récompense pour les services rendus à l'alpinisme par ce vieux serviteur, durant sa longue carrière.

grande et en même temps la plus élevée de ces cuvettes lacustres, qui se déversent l'une dans l'autre, est connue sous le nom de *Boum dét cap dét Port*[1]. Bien que ce *boum* paraisse très petit, vu du chemin du Port, par suite du redressement des montagnes qui l'entourent et du manque d'échelle comparative, sa superficie avoisinait néanmoins 12 hectares, en 1894, époque à laquelle je l'ai sondé et exploré, et sa profondeur atteignait 47 mètres, en chiffres ronds[2].

Malgré mes recherches, très soigneusement faites à l'aide de mon appareil de sondage à fil d'acier, et du bateau que j'avais fait monter tout exprès, les indigènes ne sont pas encore persuadés que ce lac ne communique pas directement avec la mer, comme le veut la tradition populaire. « Ce lac n'a pas de fond, me dit un jour un montagnard, rien ne peut flotter à sa surface, tout ce qui y tombe est immédiatement englouti pour l'éternité. Il renferme des richesses incalculables, car, jadis, il ne se passait pas de semaine qu'il n'y tombât quelque mulet chargé d'or [3]. Aucun n'a jamais reparu, et, si on le vidait, on pourrait recueillir les immenses trésors qui s'y sont accumulés depuis la création du monde. »

J'eus beau m'ingénier pour faire comprendre à cette âme candide que ce lac, situé à plus 2,000 mèt. d'altitude, ne pouvait avoir aucune espèce de relation directe avec la mer.

1. Pour la signification du mot *boum* (lac), voir la note explicative de mes *Recherches et explorations orographiques et lacustres*... (*Ann. du Club Alpin Français*, p. 458, 21e vol., 1894.)

2. Émile Belloc, *Nouvelles recherches lacustres faites au Port de Vénasque, dans le Haut-Aragon et dans la Haute Catalogne.* (Assoc. française p. l'Avancement des sciences. — Congrès de Besançon, 1893.) Voir également les *Recherches et explorations* citées ci-dessus.

3. Deux choses ont pu motiver cette croyance populaire : premièrement l'existence, plus ou moins certaine, d'une mine d'or dans la région des Monts-Maudits, dont il sera question plus loin ; secondement la contrebande très active qui s'est faite longtemps par le Port de Venasque, notamment celle qui concernait l'importation en France des quadruples, des doublons et des onces espagnoles.

J'essayai vainement de démontrer qu'ayant navigué moi-même pendant des journées entières sur ces eaux, elles n'offraient aucun danger. Ce fut peine perdue; l'entêté montagnard s'éloigna en hochant la tête.

Une autre légende s'attache au *Boum dèt cap dèt Port*, très redouté des montagnards, surtout au temps passé. Dans leur croyance naïve ils étaient fermement convaincus que ce lac était hanté par *éras éncantadas* (les fées). C'est en tremblant, avec mille précautions et sans faire aucun bruit, qu'ils passaient sur ses bords : malheur à l'imprudent qui par mégarde aurait fait rouler quelque pierre dans l'eau! Troublées dans leur repos, les ondines, surgissant impétueusement de leur impénétrable retraite, soulevaient des vagues énormes, et le voyageur disparaissait à jamais dans l'abîme insondable! A quelques nuances près, cette légende enfantine est la même dans tous les pays. Un été où j'excursionnais du côté du lac des Quatre-Cantons, je me souviens avoir entendu dire qu'il y avait à Lucerne une ancienne loi qui interdisait sévèrement de lancer des cailloux dans le petit lac du Pilate [1], car un seul fragment de rocher tombé dans ses eaux pouvait occasionner un orage capable de ravager la Suisse tout entière.

Une autre croyance populaire, également très vivace, veut que des animaux fantastiques habitent le *boum* du Port de Venasque. Quelques individus affirment y avoir vu des êtres monstrueux, dont le corps, semblable à celui des poissons, était pourvu de quatre pattes et d'une tête rappelant celle d'un jeune veau. Il se peut qu'un fond de vérité, grossi par l'imagination et l'amour du merveilleux, ait donné naissance à cette autre légende. Autrefois, la gent carnassière pullulait dans certaines parties des Pyrénées. Les loutres en particulier, ces pirates nocturnes dont malheureusement la race n'est pas encore complète-

1. Le lac en question doit être probablement celui de Bündlenalp, aujourd'hui desséché.

ment éteinte, causaient des ravages considérables dans les lacs et dans les cours d'eau. Il suffit qu'à travers les lueurs crépusculaires du soir ou celles de l'aube matinale, quelqu'un de ces malfaisants quadrupèdes ait été aperçu par hasard, pêchant dans ces parages, pour que les montagnards, peu familiarisés avec leur forme, les aient pris pour des animaux surnaturels. Du reste, si la présence des loutres a pu être réellement constatée en ces lieux, il n'en faut pas davantage pour expliquer aujourd'hui l'absence complète de truites dans les lacs du Port.

Après avoir dépassé la traverse des Boums, le chemin vient buter, pour ainsi dire, contre la gigantesque muraille schisteuse que surmonte le sommet de Sauvegarde (*Sobreguarda*, 2,787 mèt.). Ici, l'on se croirait au bout du monde; la vallée semble fermée comme une impasse. A gauche, cependant, on devine, plutôt qu'on ne la voit, une sorte de fente existant dans la crête qui relie le Pic de Sauvegarde à celui de la Mine. Des lacets raides et courts s'engagent brusquement dans un couloir dont les parois sont formées de rochers à pic. Le sentier traverse un éboulis schisteux, croulant de toutes parts, qu'il faut péniblement escalader. Tranchée net dans le roc, la sombre coupure que le fameux neveu de Charlemagne aurait, dit-on, pratiquée avec sa Durandal, commence à se montrer. Un vent glacial, s'engouffrant rageusement dans l'étroite ouverture, semble défendre les approches de la crête frontière. Courbés jusqu'à terre, cramponnés aux rochers, rasant le sol pour ne pas mordre la pierraille, enfin, après mille efforts, nous atteignons le Port!

* * *

Le long de la route parcourue depuis l'Hospice de France, rien ne peut faire pressentir le changement à vue



Coupure du Port de Venasque.
Versant espagnol. — Lacs et montagnes de la vallée française du Port.

qui attend le voyageur en arrivant au Port[1]. Comme une vision féerique, un immense panorama se déroule inopinément devant lui. A ses pieds, un ravin, profond de 1,700 mètres, longe les noirs soubassements du massif glacé des Monts-Maudits. La neige s'étale partout. Il en manque, dit-on, dans les Andes et les Alpes en abusent, selon le comte Henri Russel [2]; ici il y en a juste assez pour donner à la montagne pyrénéenne un charme pénétrant que l'on chercherait vainement autre part.

La lumière éclatante d'un jour sans nuages inondait de ses rayons le massif tout entier; tandis que, par la trouée de Venasque, où l'Ésera serpente en long ruban d'écume vers les plaines d'Espagne, le ciel paraissait noir tant il était d'un bleu profond. A droite de l'énorme échancrure, qui s'ouvre entre la Pique d'Albe (3,096 mèt.), dernier sommet occidental des Monts-Maudits, le Port Bieill et le Port d'Éstaouas, on distinguait nettement les gorges granitiques de Ramouña, montant au Perdiguero (3,220 mèt.)[3], et les vastes champs de glace qui recouvrent par places le massif imposant de Lardana (3,367 mèt.), plus connu en France sous le nom de Posets.

1. Il y a peu de temps encore, une croix de fer scellée dans le rocher limitait les deux territoires français et espagnol, cette borne-frontière a disparu. Dans le *Devis estimatif de la route de Benasque*... dressé par Cathérinot, il est question d'une *Croix de terre* (?) [sans doute de terre cuite]. Voici du reste le passage en question : « Depuis la croix de terre, limite de la France et de l'Espagne, baisser le somet du Port d'une toise trois pieds dans le rocher, sur deux toises de largeur et sur cinq toises de longueur, ce qui fait = 15 toises cubes... à douse livres la toise, fait *cent quatre-vingt livres*... cy... 180 l. »

2. Comte Henri Russell, *Souvenirs d'un montagnard*. Pau, 1888.

3. L'origine probable de ce nom est le mot espagnol *perdiz*, perdrix. Il y a en effet, ou plutôt il y avait naguère, au dire des indigènes, abondance de perdrix blanches dans ces parages. En tous cas, il n'y a aucune raison pour écrire *perdighero*, comme le font tous les écrivains français, car la forme espagnole régulière *perdiguero* ne comporte pas d'autre prononciation que celle qu'on a voulu donner à ce nom en y substituant l'*h* à l'*u*.

Vers le Sud-Est, les glaciers de la Maladeta et d'Aneto, ruisselant sous les brûlants rayons du soleil de midi, formaient un décor grandiose, dont la vaste perspective festonnait l'horizon à plus de 3,400 mètres d'altitude.

Pendant que mes regards erraient à l'aventure d'un bout à l'autre de l'immense tableau, les souvenirs assaillaient en foule mon esprit, et je me demandais de quelle argile étaient pétris les hommes intrépides qui avaient eu l'audace de choisir ces sauvages contrées comme champ de bataille.

Il faut avoir fréquenté ces parages aux approches de l'hiver et au moment de la fonte des neiges comme je l'ai fait moi-même dès ma jeunesse, pour comprendre tous les dangers qui menacent sans cesse l'être humain assez hardi pour traverser la frontière, à cette époque de l'année. Cela n'empêche pas que, durant l'interminable guerre de succession au trône d'Espagne, si vaillamment soutenue par la France et l'Espagne, contre les puissances coalisées, au début du XVIIIe siècle, nulle part la lutte ne fut plus ardente que dans les Pyrénées Centrales. Si les populations de la Vieille et de la Nouvelle-Castille donnèrent à nos armes un concours actif et dévoué, en combattant pour le triomphe de la cause de Philippe V, il en fut tout autrement de nos voisins immédiats de Catalogne et d'Aragon, qui, au contraire, défendirent avec acharnement les prétentions de l'archiduc Charles d'Autriche.

Quelques renseignements rapides, puisés à des sources authentiques, relatifs à ces événements peu connus, ne sont peut-être pas ici hors de propos [1]

1. Je tiens à adresser tous mes remerciements à M. le lieutenant colonel L. Krebs, notre collègue de la Section de l'Isère, pour la parfaite bonne grâce avec laquelle il m'a autorisé à consulter les documents déposés aux Archives historiques du Ministère de la Guerre, concernant les événements militaires qui ont eu lieu dans les Pyrénées Centrales, au commencement du XVIIIe siècle.

Pendant cette guerre — à la faveur de l'ancien traité international de *Ligas* et *Palzarias* ou *Passerias*[1], qui garantissait, même en temps de guerre, les échanges et les transactions commerciales entre les populations des hautes vallées frontalières franco-espagnoles, — l'ennemi trouvait facilement à se ravitailler. Des espions avérés, soi-disant marchands, mais en réalité agents de l'archiduc d'Autriche, circulaient librement, même avec impudence, sur notre territoire. Ces hommes, tout dévoués au prétendant allemand, gênaient considérablement les opérations militaires dirigées en Catalogne par le duc d'Anjou, Philippe II d'Orléans, roi d'Espagne, par le duc de Berwick, et particulièrement celles que le duc de Vendôme devait entreprendre un peu plus tard contre le feld-maréchal autrichien, Guido Ubaldo Stahrenberg et les Impériaux[2].

Pour mettre un terme à cet état de choses, le duc d'Orléans fit suspendre provisoirement, pendant le siège de Tortosa, les effets du « Traité des Lies et Passeries[3] ».

1. Les traités de *Ligas et Passerias*, dont le nom est presque inconnu aujourd'hui, même dans les vallées qui en ont le plus bénéficié, sont cités tout au long par les anciens auteurs. C'est en 1315 — quant à celui qui nous occupe en ce moment, — que furent accordés, par Bertrand comte de Comminges, les privilèges dont, deux siècles plus tard, les délégués des vallées frontalières réglementèrent entre eux l'usage par la convention du Plan d'Arrem (22 avril 1513). — Tout récemment, sous le titre de *Traités internationaux de Lies et Passeries*. (*Revue des Pyrénées*, tome IX, 1897), M. Paul de Casteran a résumé, dans un travail d'un très haut intérêt, l'histoire de ces conventions. — M. Jean Bourdette, l'infatigable historiographe du Labédà et de la Bigorre, a également consacré un long mémoire à l'*Histoire du Tribut des Médailles payé par la vallée d'Aspe*. Paris, 1893.

2. M. le baron de Lassus a donné dans la *Revue de Comminges*, 1893-96, une série d'articles fort remarquables concernant *Les guerres du dix-huitième siècle sur les frontières du Comminges, du Couserans et des Quatre Vallées*.

3. D'après M. de Lassus, l'ordonnance aurait été notifiée et affichée à Saint-Béat, le 20 juin 1708. Je n'ai pas su trouver cette ordon-

En outre, il fut décidé que l'on s'emparerait des vallées d'Aran et de Venasque, afin de « devenir maîtres des communications entre la France et la Catalogne, par le centre des Pyrénées[1] ».

Après quelques rencontres heureuses, le comte d'Estaing investit Venasque, avec un corps de troupes d'environ 3,000 hommes composé d'Espagnols et de Français. La ville céda facilement, mais le château, fortement défendu, résista pendant trois mois. Harcelé jour et nuit par les Miquelets, n'ayant pu réussir à faire franchir la frontière à une seule grosse pièce d'artillerie, à cause du mauvais état des chemins, d'Estaing fut obligé d'abandonner le siège, et le 15 juin 1709 il battit en retraite.

Deux ans s'écoulèrent. Ne voulant pas rester sous le coup d'un échec qui pouvait avoir de graves conséquences, le duc de Vendôme résolut de prendre Venasque coûte que coûte, afin d'enlever aux Miquelets leur quartier général[2]. Mais, pour s'emparer de la forteresse, il fallait des canons et le seul passage pouvant permettre à l'artillerie de franchir la frontière était le Port de Venasque. Malheureusement, nous l'avons vu plus haut, le sentier

nance aux Archives nationales, dans la série G[7], carton n° 396, qu'il indique comme devant la contenir; seulement j'ai remarqué une lettre, portant la date du 20 juin, signée Soulle Saint-Besin, dans laquelle il est question des ordres donnés par le duc d'Orléans. Les lettres de l'intendant Le Gendre au contrôleur général, notamment celles du 11 juillet et du 4 août 1708, établissent du reste que Le Gendre fut directement chargé de rendre cette ordonnance.

Le commerce avec les Aragonais et les Catalans, qui avait été interrompu pour *deux mois* seulement, fut rétabli, par Le Gendre, dans les premiers jours du mois d'août 1708. (Archives nationales, G[7], n° 397, Lettres de Le Gendre à Démaretz, 11 juillet et 4 août, 1708.)

1. Copie d'une lettre du duc d'Orléans à l'intendant Le Gendre. (Archives nationales, carton G[7], n° 396.)

2. Lettre de Rozel au ministre de la guerre, 28 mars 1711. (Archives historiques du Ministère de la Guerre, V. 23, 28.)

qui conduisait au Port était, pour ainsi dire, impraticable aux bêtes de charge. Quoique insurmontable, du moins en apparence, la difficulté n'était pas de nature à faire reculer ces soldats résolus. Si les canons ne peuvent être montés d'une seule pièce jusqu'au Port, on les mettra en morceaux qui seront transportés sur des traîneaux et l'on passera.

Voici du reste comment s'exprime, à ce sujet, le commissaire d'artillerie, chargé par le duc de Vendôme d'étudier le projet du nouveau siège de Venasque[1] : « Le Sr de Fonteneau s'étant transporté sur les lieux, il a trouvé les chemins très difficiles depuis Bagnères de Luchon, qui est au pied du port qui signifie col de montagnes des Alpes, les chemins n'ayant pas, en plusieurs endroits, plus d'un pied et demy sur le rocq en zigzague de trois à quatre toises de longueur de tirage, et montagne sur montagne fort élevées et escarpées, et des précipices de chaque costé. »

On peut élargir ces chemins, mais M. de Fonteneau estime que mille hommes, protégés par des troupes de soutien, travaillant pendant quinze jours, seraient à peine suffisants pour permettre aux canons de douze de franchir le Port. Pour transporter trois canons de douze jusqu'à Venasque, par ces effroyables chemins, la dépense ne devait pas s'élever à moins de 15,000 livres. Afin d'éviter ces frais énormes, M. de Fonteneau propose de prendre deux pièces de canon de douze ou de seize dans l'arsenal de Rochefort, il les ferait « scier en sept parties, et ensuite il disposerait toutes ces parties par une entaille », de manière à les emboîter les unes dans les autres, ce qui ne ferait rien perdre au canon de sa force. « Il demande pour cela huit jours, et, afin que le canon

1. D'après une copie du projet (avril 1711) dressé par M. de Fonteneau, ingénieur d'artillerie chargé d'aller reconnaitre les lieux, avec un détachement de dragons à pied. (Archives nationales, G7. n° 398.)

ayt autant de force et de solidité, il fera mettre aux deux extrémités du canon deux gros liens de fer qui se rapporteront les uns aux autres par quatre barres de fer qui seront aux quatre costés du canon. » Il offre d'en faire l'épreuve à Rochefort avant l'envoi; si elle ne réussit pas, il n'en coûtera que la dépense du sciage, puisque le métal restera toujours à la fonderie... « Le S[r] de Fonteneau fera faire des madriers montés sur des roulettes que l'on pousse devant soy, et d'autres qui se portent en faveur d'un arc boutant, pour couvrir les travailleurs... »

L'idée était hardie, elle fut approuvée par le roi d'Espagne, Philippe V, et par le duc de Vendôme; seulement le transport de ces pièces d'artillerie, depuis Rochefort jusqu'à Venasque, demandait au moins 23 jours. Voici, d'après M. de Fonteneau, l'itinéraire qu'il fallait suivre :

De Rochefort à Royan. . .	1 jour
— Royan à Bordeaux.	2 jours
— Bordeaux à Toulouse. .	10 —
— Toulouse à Luchon. . .	7 —
— Luchon à Venasque .	3 —
Total. . .	23 jours.

Pour quelle raison ce séduisant projet ne fut-il pas exécuté? Je l'ignore[1], toujours est-il que le 9 août 1711, le duc de Vendôme, mandait — de Saragosse — à Le Gendre : « Nous avons pris le château d'Arens[2], malgré les dificultés

1. Le comte du Rosel ou de Rosel (il signait tantôt d'une manière tantôt de l'autre mais jamais avec un s, bien que ce soit l'orthographe officiellement adoptée) n'étant pas partisan de ce projet, sans doute parce qu'il n'en était pas l'auteur, le fit probablement échouer. Il écrivait, de Montauban, au Ministre, le 3 juillet 1711 (Arch. du ministère de la Guerre, V. 2,329) : « Je suis toujours persuadé que le canon du sieur Fonteneau ne saurait réussir... »

2. D'après la *Contribution à la carte des Pyrénées espanoles* de notre collègue, M. le comte de Saind-Saud, Aren est situé à 695 mèt. d'altitude.

qu'il y avait d'y faire mener du canon, j'espère que nous n'en trouverons pas davantage pour le conduire à Venasque[1]... » ; et le 23 août, dans une autre lettre, datée cette fois de Lérida, il disait à l'Intendant général : « M. le marquis d'Arpajon partira le 26 et arrivera le 30 à Arens[2] avec les troupes que je lui ay données pour cette expédition, je ne sçaurais vous dire précisément le tems qu'il employera pour aller à Benasque, la difficulté qu'il trouvera à faire les chemins pour l'artillerie en décidera[3]. »

Pendant ses préparatifs, M. de Boissière, brigadier d'infanterie chargé du commandement des milices, visitait les frontières et établissait au débouché des principaux passages des postes, pour arrêter toutes les marchandises venant de France[4].

« Pour garder efficacement nos frontières, disait-il, quatre bataillons et un régiment de dragons ne sont pas de trop... On a bien ouvert des négociations secrètes avec le gouverneur de Venasque, dans le but d'obtenir sa soumission à Philippe V, et la reddition de la place. Les pourparlers prenaient une tournure favorable, et l'on espérait gagner la partie ; mais, au plus fort de l'intrigue, est arrivé tout à coup un lieutenant-colonel allemand, avec des ordres de l'Archiduc. Il a fait échouer toute tentative d'accommodement[5]... »

1. Archives nationales, G⁷, 398.

2. En réalité le détachement que commandait le marquis d'Arpajon partit du camp d'Agrammont, le 20 août, il quitta Lerida le 29 du même mois (Lettre du duc de Vendôme, Archives du Ministère de la Guerre V. 2,329) et arriva en vue de Venasque le 10 septembre. (Lettre de Rives, datée de Venasque, le 11 septembre 1711. Arch. du Ministère de la Guerre, V, 2,329.)

3. Archives nationales, G⁷, 398.

4. Archives du Ministère de la Guerre, V. 2,329.

5. Mémoire adressé à M. Le Gendre, 9 juillet 1711. Je n'ai pas trouvé cette pièce aux Archives nationales, dans le carton G⁷. 398), comme l'indique M. de Lassus, mais j'ai découvert un document à peu près semblable — annexé à une lettre que de Boissières écrivait

Le 20 août, plus rien ne passait la frontière. Le marquis d'Arpajon, qui connaissait parfaitement le pays et était « dans le train des conquestes », fut chargé, par le duc de Vendôme, du commandement des troupes du nouveau siège de Venasque[1].

M. d'Arpajon partit de Lérida le 29 août, à onze heures du soir, avec trois mille hommes à pied, et à cheval, tant Espagnols que Français, et tout ce que le duc de Vendôme possédait de plus actif et de plus entendu comme officiers d'artillerie[2]. Ses pauvres soldats, presque nus ou vêtus comme des loqueteux, eurent à supporter, pendant onze jours, de pénibles épreuves en traversant les montagnes et Las Escalas de Sopeira pour atteindre Venasque. « C'est une chose incompréhensible, écrivait d'Arpajon à Le Gendre[3], comme on a pu amener du canon jusqu'icy... Je suis arrivé cette après-dînée devant Venasque, avec cinq mille homme de troupes Françaises et Espagnoles, pour en faire le siège. Mes malheureux soldats sont nu-pieds et meurent de faim. J'espère que vous me viendrez voir et que vous mettrez l'abondance dans mon camp, ayant un extrême besoin de farine, d'argent et de souliers, pour notre infanterie qui nous en demande à toute outrance... »

De son côté, de Rozel, commandant en chef des milices et des troupes cantonnées dans les vallées françaises, établit son quartier général à Luchon. Afin d'assurer les

au ministre Voysin, datée de S[t] Gaudens, le 2 juillet 1711. — dans les Archives historiques du Ministère de la Guerre, V, 2,329.

1. Lettre du comte de Noailles au Ministre secrétaire d'État de la guerre. A. F. Voisin, 23 août 1711. (Archives du Ministère de la Guerre, V. 2,329.)

2. Lettre du duc de Vendôme à Le Gendre, datée de Lérida, 23 août 1711. (Copie.) Archives nationales, G[7], 398.

3. Lettre de d'Arpajon à Le Gendre, datée de Venasque, 10 septembre 1711, à 10 heures du soir. Archives nationales, G[7], 398.

communications entre les Hospices de Luchon et de Venasque, où des baraquements avaient été construits pour le logement et les approvisionnements, il fit installer des postes sur les crêtes des Ports de Venasque, de la Picade et de la Glère. « De nos jours, dit le baron de Lassus, les touristes de Luchon qui vont au Port de Venasque et de la Picade admirer les sauvages beautés de la Maladeta, sont loin de se douter que, sur les mêmes pentes escarpées où ils ne s'imaginent pas être montés sans fatigue, il y a deux siècles des bataillons de 5 à 600 hommes ont campé jour et nuit, harassés par les marches et les contremarches, toujours sur le qui-vive, le plus souvent nu-pieds et les uniformes en lambeaux, supportant le froid et la faim, attendant résignés pendant des journées entières le morceau de pain qui n'arrivait pas... »

Le 14 septembre un violent combat fut livré au Port de la Picade, par l'infanterie régulière et les arquebusiers de montagnes, commandés par le chevalier de Tessé, contre les Miquelets espagnols qu'ils taillèrent en pièces. Les Français installèrent leur bivouac sur les positions abandonnées par l'ennemi, depuis le Pas de l'Escalette jusqu'au Port de Venasque.

Pendant ce temps, de Rozel, tranquillement cantonné à Luchon, sans se douter de la terrible surprise qui lui était réservée pour le lendemain, écrivait au ministre de la guerre, le 15 septembre, que la situation était excellente et que toute la frontière était à l'abri d'un coup de main.

Après avoir été chassé des environs de Venasque par d'Arpajon, le comte de Taff, colonel à l'armée de l'Archiduc, s'était réfugié au pont de Suert, situé à 870 mètres d'altitude, dans la vallée du Rio Noguera Ribagorzana. Parfaitement renseigné sur la position de Rosel et sachant le petit nombre des soldats qu'il avait avec lui, il traversa le val d'Aran à marches forcées, franchit le Portillon de

Burbe pendant la nuit du 15 au 16 septembre, et, au point du jour, vint tomber à l'improviste au milieu du quartier général de Rozel.

Accompagné d'un très fort contingent de vieilles troupes que Stahrenberg lui avait envoyé, le colonel autrichien n'eut pas de peine à culbuter les miliciens qui occupaient le Portillon ainsi que les deux compagnies qui étaient cantonnées dans le village de Saint-Mamét. Luchon, dégarni, ne pouvait résister aux envahisseurs et fut mis à sac. Les soldats du féroce Allemand, exécutant trop bien les ordres sanguinaires de leur chef, mirent tout à feu et à sang. Surpris dans leur sommeil, affolés de terreur, un très petit nombre de Luchonnais parvinrent à se soustraire par la fuite au massacre général.

Réveillé en sursaut par le bruit du combat, Rozel, à demi nu, monte à cheval, rallie ses cavaliers, et essaie de charger; mais déjà le désastre est complet, et il ne lui reste plus qu'à battre en retraite[1].

Lorsque les Impériaux eurent tout détruit par le fer et le feu; lorsque la ville de Luchon — et les six villages qui l'environnaient — ne forma plus qu'un monceau de ruines, que tous les approvisionnements de l'armée eurent été saccagés, les soudards de l'archiduc d'Autriche s'empressèrent de repasser la frontière en poussant devant eux un énorme butin.

En même temps que ces horribles scènes de pillage et de tueries s'accomplissaient dans la vallée de Luchon, avec

1. L'Intendant Le Gendre, qui donnait ces détails dans une lettre adressée au Contrôleur général Desmaretz, le 16 septembre 1711 (Archives nationales, G7, 398), ajoutait : « C'est un miracle que je ne me sois pas trouué à Bagnères, où il m'en auroit coûté fort cher, ayant auuec moy tout mon équipage et ma vaisselle d'argent, mais comme j'auois *preueu l'orage*, je m'estois retiré à Montrejeau, où M. de Rosel m'est venu joindre auec ses troupes en bon ordre... »

une rapidité foudroyante, Venasque, « un des meilleurs châteaux de l'Europe, qui avait toujours passé pour imprenable[1] », tombait entre les mains de nos vaillants soldats[2].

Les limites imposées au présent article m'obligent à passer sous silence un certain nombre d'autres événements militaires, accomplis dans la région, depuis la fin de cette guerre... Mais il en est un, beaucoup plus récent, que je tiens à raconter, car je le crois inédit.

A la suite d'un pronunciamiento, il y a une trentaine d'années, les républicains, commandés par le général Contreras[3], si je ne me trompe, furent refoulés par les réguliers espagnols, vers la haute vallée de Venasque et acculés à la Peña Blanca. Une vive fusillade, qui dura toute la journée, les obligea à passer la frontière pour aller chercher leur salut en France. Arrivés au Port de Venasque, un aide de camp du général, dont la carabine était restée chargée, s'obstina à revenir sur ses pas pour abattre encore un frère ennemi. Malheureusement pour lui il fut aperçu, et, avant qu'il eût le temps de presser la détente, une balle l'étendait raide mort. Le corps de l'officier fut rapidement enlevé, mis dans un sac, solidement attaché sur un mulet et transporté ainsi à Luchon. L'enterrement eut lieu le lendemain et notre aimable et très distingué collègue, M. le Dr Ferras, qui m'a confirmé ce récit, se rappelle avoir vu le général « ganté de blanc, la moustache mouillée de vraies larmes », suivre, d'un air désolé, le triste cortège de son fidèle ami.

1. *Journal de Dangeau*, 22 février 1711, t. XIII, p. 349.

2. Lettre de Legendre au ministre Voysin. (Archives du Ministère de la Guerre, V. 2. 329.) La copie de cette lettre, envoyée à Desmaretz, se trouve également aux Archives nationales. (Carton G. 7. 398.)

3. C'est le même général qui, je crois, révolté à Carthagène, plus tard, se réfugia en Algérie.

Tout en évoquant ces souvenirs, du haut de la Peña Blanca, où l'officier de Contreras était tombé, j'avais détaché Courrége en éclaireur. La prudence et non la crainte me dictait cette conduite. Voici pourquoi.

La guerre civile, habilement encouragée par les ennemis du dehors, dans un but malheureusement trop facile à deviner, battait alors son plein à Cuba et aux Philippines. Afin d'arrêter au passage les jeunes conscrits dont le patriotisme aurait pu faiblir un instant, au moment ou la fière et courageuse nation espagnole avait besoin du dévouement de tous ses enfants, le gouvernement espagnol avait établi un cordon de troupes ayant pour mission d'exercer une active surveillance tout le long de la frontière. Mon porteur Francisquét, avec son costume aragonais, sa mine décidée, ses jambes nerveuses et le sac lourd et rebondi attaché sur ses robustes épaules, ressemblait tellement à un *contrabandista*, qu'il pouvait facilement nous créer des ennuis. Quoiqu'il n'y eût rien de particulièrement extraordinaire dans notre sac, je craignais néanmoins que les instruments de travail, les boîtes contenant la matière colorante et les nombreux flotteurs, ornés de couleurs éclatantes, qu'il renfermait, comme on le verra tout à l'heure, n'éveillassent la curiosité ou la méfiance des représentants de la force publique, auxquels il eût été peut-être difficile de faire comprendre le but exclusivement scientifique que je poursuivais. Dans tous les cas, parlementer, c'était perdre du temps; voilà pourquoi je n'avais nulle envie d'étaler le contenu de ce sac sous des regards profanes.

L'absence de Courrége fut de courte durée. Regardant du côté où il remontait, j'aperçus d'abord son béret, puis sa tête; puis enfin le reste du corps. Les deux mains dans ses poches et les lèvres serrées, il répondit par un froncement de sourcil et un geste significatif, à la question que je lui adressai des yeux. Néanmoins, j'allais l'interroger

lorsque je vis tout à coup surgir, derrière lui, les fusils des soldats. Je ne pus m'empêcher de jeter un regard mélancolique du côté du Port où Francisquét attendait.

Les salutations d'usage ayant été échangées, j'appris bientôt que ces braves gens n'avaient aucun mauvais dessein à notre égard. Ce n'est pas dans le but de nous chercher querelle ou de nous interdire le passage de la frontière qu'ils se dirigeaient de notre côté; ils allaient simplement accompagner un de leurs camarades, ancien artilleur, jusqu'au Port, pour lui montrer la France, qu'il n'avait jamais vue. — « La France, m'écriai-je, mais vous ne verrez rien? A quelques centaines de mètres vis-à-vis du Port, se dressent la Montagnette et les crêtes de Baliran qui interceptent la vue; vous perdrez votre temps. El señor Cabelludo, leur dis-je, doit encore avoir du vin de Cariñana, descendez avec nous, nous en déboucherons quelque bonne bouteille, cela vaudra bien mieux. »

L'offre était alléchante, il faut en convenir, car il faisait très chaud; cependant celui qui « voulait voir la France », tenait à son projet.

« Eh bien, puisque tu veux absolument contempler ce beau pays, lui dit Courrége d'un air convaincu, grimpe par ce chemin jusqu'au sommet du Pic de Sauvegarde; de là, tu apercevras un horizon sans limites. D'un seul coup d'œil tu pourras contempler la France tout entière, si tu as bonne vue. A tes pieds tu verras Luchon, les allées d'Étigny, le Casino comme si tu y étais, et si le bruit du canon n'a pas trop affaibli tes oreilles, il peut se faire même que tu entendes la musique. »

Sans mot dire, notre homme se dirigea incontinent vers le sommet du Pic; nous descendîmes à la cantine de Cabelludo, avec le restant de la troupe et Francisquét passa sans encombre.

La halte fut de courte durée. Déjà quelques nuages sombres rayaient l'horizon; il fallait se hâter. C'est par la Coustèra, en suivant les innombrables sentiers de moutons qui zèbrent, à flanc de coteau, les calcaires dolomitiques de la Peña Blanca, que nous descendîmes, en moins d'une demi-heure, jusqu'au fond du ravin où brille comme une nappe de lapis le petit lac inférieur de Villamuerta. S'il est vrai que tous les chemins mènent à Rome, tous les sentiers de la Coustèra ne conduisent pas au Trou du Toro; et il est très facile de s'égarer au milieu de ce dédale de traces souvent à peine indiquées. Le chemin le plus direct pour aller de la Peña Blanca au Plan Ayguallud, est incontestablement celui qui passe au déversoir du lac supérieur de Villamuerta; néanmoins, je préférai le sentier d'en bas afin de pouvoir examiner de nouveau, en passant, le couloir creusé dans la roche vive, entre la Maladeta et la Tusse de Bargas, par l'ancien torrent, lorsque celui-ci coulait à ciel ouvert [1].

C'est en longeant le sommet de la paroi verticale qui borde la rive gauche de ce couloir, que nous atteignîmes bientôt le Plan Ayguallud et le Trou du Toro, point terminus de notre course de ce jour.

Pendant que mes hommes installaient le bivouac; dans la misérable hutte (la cabane des Cochons) qui devait me servir de quartier général, je me dirigeai sans retard vers le Trou du Toro, pour recommencer, sous une autre forme, et avec d'autres moyens, les expériences de l'an passé [2].

J'ai déjà dit, dans mon article sur : *les sources de la Garonne* (1896), que le gouffre au fond duquel les eaux de la Maladeta, d'Aneto, des Salenques, etc., viennent se réunir pour disparaître sous terre, était inconnu des indigènes,

1. Émile Belloc. *Les sources de la Garonne* (*Ann. du Club Alpin Français*), p. 263 et 266, ann. 1896.

2. *Loc. cit.*, p. 254 et suivantes, ann. 1896.

sous le nom de *Trou du Toro*[1]. Les Aragonais l'appellent toujours *Agujero del plan Ayguallud*, c'est-à-dire « trou du Plan



Haute région de l'Esera (vue d'ensemble); Plan Ayguallud; Trou du Toro; Los Barraucos, etc.
dessin de M. Schrader, d'après une photographie de M. Émile Belloc.

Ayguallud », ce qui a l'avantage de signifier quelque chose.

1. En Catalogne et en Aragon, l'on rencontre fréquemment le nom de *Toro*, et aussi celui de *Tor*, appliqué à des gouffres, à des cols difficiles, à des lacs et même à de certaines gorges de montagnes. Comme celui de beaucoup d'autres, le sens et l'orthographe de cette expression toponymique paraissent avoir été dénaturés. En effet, les taureaux parcourent trop rarement, pour ne pas dire jamais, les nombreuses régions pyrénéennes qui portent le nom de *Toro* ou de *Tor* (forme catalane) pour que ces noms se rattachent, de près ou de loin, à ces animaux. Aussi suis-je persuadé que, dans la plupart des cas, le mot *toro* est simplement une déformation de l'adjectif espagnol *torvo* qui signifie épouvantable à voir, horrible, terrible.

D'où vient donc que les géographes et les écrivains aient admis cette expression bizarre *Trou du Toro*, au lieu d'adopter l'appellation locale infiniment plus rationnelle de *Trou du Plan Ayguallud?* Il doit en être de même pour cette expression toponymique comme pour beaucoup d'autres. Les premiers voyageurs qui ont décrit les Pyrénées étant presque tous des étrangers, entendaient fort mal le langage des indigènes. Incapables de saisir les explications fournies par leurs guides, qui, la plupart, ne comprenaient pas un seul mot de français, ces explorateurs ont dû se trouver très embarrassés pour transcrire des noms dont le sens et la valeur leur échappait complètement. De là les expressions hybrides : Trou du Toro, Nèouvieille, Piquette d'Oncet, etc., ou des noms étranges, n'ayant de signification ni d'équivalent dans aucun idiome pyrénéen, pas plus en France qu'en Espagne, tel que celui de *Maladeta*[1].

Quoi qu'il en soit, en attendant une explication meilleure, l'anecdote historique suivante pourra peut-être fournir quelques éclaircissements sur l'origine probable de ce nom de *Trou du Toro* donné au gouffre du Plan Ayguallud.

Il existe, aux environs des Monts-Maudits, une profonde et mystérieuse excavation, connue de tous les montagnards, tout au moins de nom, qui s'appelle *Agujero de Toro*, c'est le véritable trou, le seul gouffre authentique portant le nom de Toro; seulement il est situé plus loin vers le Sud-Est, derrière la Forcanada, à deux heures et demie de marche du Plan Ayguallud.

Ce gouffre, souvent désigné sous le nom caractéristique d'*Agujero del Oro*, « trou de l'Or », est sans doute moins heureux que « les peuples qui n'ont pas d'histoire », car celui-ci en a une, et cette histoire est même assez cu-

1. Voir la note page 10.

rieuse, bien que nul n'ait encore songé à la faire connaître.

La croyance populaire prétend que cet abîme, qui s'offre au regard sous la forme d'un puits très profond, renferme une mine d'or. On dit que le précieux métal, recueilli anciennement par les orpailleurs dans les alluvions de la Garonne, non loin de la Broquère [1], n'avait pas d'autre origine [2]. On affirme également que la famille Pontaron, une des plus anciennes de Venasque, devait sa brillante fortune à la découverte fortuite de cette mine d'or, et on ajoute même que les heureux possesseurs de ce nouveau Pactole l'exploitaient clandestinement, ne voyageant que la nuit, afin de ne pas divulguer leur secret. C'est au Port de Venasque, passage autrefois redouté, que l'on faisait franchir la frontière au minerai. De là il était directement transporté à Toulouse, puis vendu à la Monnaie, et finalement transformé en lingots.

J'ai déjà dit, au commencement de cet article, combien était invétérée la croyance que le *Boum dét Cap dét Port*

1. L'exploitation de ces sables aurifères durait encore au début de notre siècle (1814-1815). D'après le baron Dietrich (*Description des gîtes de minerai... des Pyrénées*, tome I, 1786), les orpailleurs de l'Ariège et de la Garonne pouvaient récolter jusqu'à 200 marcs à 22 de fin par campagne, que la Monnaie de Toulouse leur achetait à raison de 22 livres l'once de paillettes.

Si le lavage est abandonné aujourd'hui, disait l'ingénieur J. François (*Annales des mines*, t. XVIII, avril 1840), il ne faut pas attribuer cet abandon à l'appauvrissement des alluvions, mais à l'exiguïté du bénéfice, par suite de l'augmentation du prix de la main-d'œuvre.

Dans un travail très documenté sur *Les mines d'or de la France*, Paris, 1896, p. 61, M. F. Castelnau, ingénieur des mines, dit que « les archives du département des Pyrénées contiennent des documents remontant au XII[e] siècle où il est question de concessions relatives à la recherche de l'or, notamment celles délivrées sous les rois d'Aragon ».

2. Au sujet de cette prétendue origine, je dois faire les plus expresses réserves, les eaux de l'*Agujero de Toro* devant se déverser, selon toute apparence, dans le bassin *del rio Noguera Ribagorzana* et non pas dans celui de la Garonne.

renfermait des trésors incalculables. Ce deuxième récit me semble expliquer suffisamment l'origine de la légende des monceaux d'or tombés accidentellement, et enfouis par las Encantadas dans les profondeurs du lac du bout du Port.

Malgré les convoitises qu'excitait le gouffre fascinateur de la Forcanada, personne n'osait y pénétrer, tant était grande la terreur superstitieuse qu'inspirait cette excavation mystérieuse, dont l'entrée, disait-on, était défendue par une puissance surnaturelle. Cependant, vers 1843, quatre Luchonnais intrépides résolurent de tenter l'aventure. L'histoire populaire locale nous ayant transmis les noms de ces courageux citoyens, je m'empresse de les livrer à la postérité. C'étaient : Guillaume Marquizeau, doucheur à l'établissement thermal, grand amateur de mines, François Tajan, ancien soldat d'infanterie légère, qui avait pris part à la prise de Constantine, Nato et Argarot[1].

Arrivés devant le puits de la Forcanada[2], ils décidèrent que Marquizeau descendrait le premier, à l'aide d'une corde qu'ils avaient emportée[3]. Marquizeau, fortement cramponné à la corde que tenaient solidement ses robustes compagnons, descendit bravement dans l'abîme. Tout alla bien d'abord, mais à un certain moment, fatigué sans

1. Selon toutes probabilités, ces deux derniers devaient être le célèbre chasseur d'isards Pierre Redonnet dit *Nato*, et Juan Sors dit *Argarot*, guide renommé de la région luchonnaise, qui, avec Bernard Ursule et un homme de Luz nommé Pierre Sanie, accompagnèrent, en qualité de guides, l'officier russe de Tchihatcheff et le botaniste Albert de Franqueville, lorsque ces explorateurs firent la *première ascension du Pic d'Aneto*, le 20 juillet 1842.

2. Quelques Luchonnais sont persuadés qu'il existe une galerie souterraine conduisant directement au fond du puits, c'est-à-dire à la mine d'or. L'entrée de cette galerie, que plusieurs individus ont vainement tenté de retrouver, aurait été murée et la végétation empêcherait d'en découvrir la trace.

3. Cette corde avait 200 empans. L'empan valait 8 pouces; il fallait 4 empans et demi pour faire un mètre.

doute de touroyer sur lui-même en tous sens, croyant trouver le sol solide sous ses pieds, Marquizeau lâcha la corde. Le puits était profond et le malheureux fut lancé dans le vide. Il poussa un cri terrible; ses compagnons épouvantés entendirent encore, pendant quelques instants, les gémissements du pauvre Marquizeau, puis un grand silence se fit...

Cependant tout n'était pas encore fini pour Marquizeau. Par un hasard providentiel, il avait rencontré dans sa chute une saillie rocheuse, et il y était resté suspendu comme par miracle. Lorsque la première émotion fut calmée, il se ressaisit et se mit de nouveau à appeler à l'aide.

Ses cris désespérés glaçaient ses compagnons, mais que faire? L'abîme était profond et la corde trop courte; menacé d'être enterré vivant, Marquizeau n'avait plus qu'à mourir.

Affolé, perdant la tête, Argarot voulut fuir pour se soustraire à ce spectacle terrifiant; mais Tajan, chasseur intrépide et résolu, ne lui laissa pas le temps de faire un pas. Saisissant brusquement son fusil, il mit en joue son ami et lui dit: *Ét qué boutjo qu'èit mort* (celui qui bouge est mort). Puis, montrant le gouffre d'un geste énergique, il ajouta: « Marquizeau est là, il faut le retirer. Nous sommes venus quatre, quatre nous reviendrons ou nous périrons tous avec lui. »

Pendant ce temps les affres de la mort torturaient le malheureux Marquizeau qui, désespérément cramponné au rocher, entendait gronder sous ses pieds, à une assez grande profondeur, un torrent invisible

D'en haut, ses amis tâchèrent de faire parvenir jusqu'à lui quelques paroles d'espérance et, sans tarder, ils se mirent à l'œuvre pour essayer de le sauver. Nato, bientôt suivi de Tajan, descendit en s'accrochant aux aspérités de la paroi rocheuse, et tous deux finirent, après des efforts

inouïs, par atteindre l'entablement d'une petite corniche située en contre-bas de l'orifice du puits. Bien que de cet endroit la distance qui les séparait de Marquizeau fût notablement diminuée, la corde était encore trop courte. Ils la dédoublèrent, sur une certaine longueur, et, au risque de la voir se rompre sous le poids du fardeau humain qu'il fallait remonter, ils ajoutèrent les torons bout à bout.

Cette fois, les brindilles de chanvre arrivèrent enfin jusqu'à la victime. Marquizeau les saisit avec toute l'énergie du désespoir, et, quelques minutes après, il était hissé jusqu'au bord de l'abîme.

L'émotion éprouvée par ces hommes, habitués cependant à tous les dangers de la montagne, avait été si violente, qu'ils revinrent à Luchon en courant comme des fous et sans échanger une seule parole.

La légende de l'or était encore trop vivace dans le pays, pour que ce dramatique événement ne lui donnât pas un nouveau regain de popularité. Racontée avec ce luxe de détails dont les Méridionaux sont parfois si prodigues, l'ancienne légende était bien faite pour piquer la curiosité. Aussi n'était-il pas un étranger en villégiature à Luchon qui ne manifestât le désir d'aller voir la fameuse mine d'or. Mais ceci ne satisfaisait les guides qu'à moitié. Pour aller de Luchon au gouffre de la Forcanada, c'est-à-dire au véritable Agujero del Toro, et en revenir dans la même journée, il faut compter, au minimum, de quinze à dix-huit heures de marche effective, soit vingt à vingt-deux heures avec les arrêts, si l'on ne veut coucher en route. Afin d'obvier à ce désagrément, on dit que les guides luchonnais se souvinrent fort à propos qu'un de leurs devanciers, né sans doute, comme eux, non loin des bords de la Garonne, avait eu depuis longtemps déjà l'idée géniale de baptiser le gouffre du Plan Ayguallud « Trou du Toro ».

Par ce moyen la course se trouvait raccourcie de cinq bonnes heures.

La supercherie réussit à merveille, et, voilà plus d'un demi-siècle, chaque fois qu'un voyageur veut aller au « Trou du Toro », qu'on le conduit imperturbablement au Plan Ayguallud. A l'heure actuelle, il n'est peut-être pas un alpiniste, pas un géographe, pas un écrivain, y compris même la plupart des guides, qui ne soient persuadés que le véritable « Trou du Toro » est réellement situé au pied de la Maladeta. C'est ainsi, dans beaucoup de cas, que se créent les légendes et les erreurs persistantes de la géographie.

Je ne recommencerai pas la description de ce gouffre célèbre du Plan Ayguallud, que l'on trouvera dans notre dernier *Annuaire*[1], et je dirai simplement que, pendant que mes hommes préparaient le campement pour la nuit, je m'apprêtais à recommencer une nouvelle série d'expériences pour voir s'il était possible, cette fois, de déterminer le point de sortie des eaux qui disparaissent au Trou du Toro.

Au lieu d'employer de la fuchsine, comme l'an passé, j'avais fait provision cette fois d'une assez forte dose de fluorescéine, colorant très puissant, analogue, pour ne pas dire semblable, à celui qui, sous le nom d'uranine, a donné de si bons résultats à M. le professeur G. Marinelli, de Florence[2], ainsi qu'à MM. G. de Agostini et Olinto Marinelli[3], et à notre ami, M. E.-A. Martel[4].

1. Émile Belloc, *Les sources de la Garonne.* (*Annuaire du Club Alpin Français*, Paris, 1896.)

2. G. Marinelli, *Determinazione di correnti sotterranee a mezzo di sostanze coloranti.* Venezia, 1894.

3. G. De Agostini e Olinto Marinelli, *La comunicazione sotterranea fra il can. d'Arni e la Pollaccia*, 1894.

Id., *Studi idrografici nella valle superiore della Turrite Secca nelle Alpi Apuane*, in « *Riv. Geogr. ital.* » dir. da G. Marinelli, maggio 1894.

4. E.-A. Martel, *Sur la contamination de la source de Sauve* (*Gard*).

En outre, j'avais fabriqué, tout spécialement pour cette expérience, une centaine de flotteurs, peints aux couleurs franco-espagnoles, afin d'attirer l'attention de ceux qui les apercevraient, après l'accomplissement de leur trajet souterrain. L'enveloppe en liège de ces flotteurs renfermait un tube en verre, hermétiquement bouché, à l'intérieur duquel une carte postale, soigneusement roulée, avait été préalablement introduite.

Les deux faces de la carte postale portaient, d'un côté, mon adresse et, de l'autre, une note très brève, imprimée en espagnol et en français.

Pour rendre ces lièges flottables à différentes profondeurs, j'avais eu le soin de les lester, inégalement, à l'aide de fragments de tubes de plomb. Ils furent jetés à l'eau et je ne quittai la place qu'après les avoir vus disparaître sous terre.

Que sont-ils devenus?... Sont-ils enfouis pour jamais dans les entrailles du sol, ou reparaîtront-ils un jour à la lumière? L'avenir nous l'apprendra... peut-être. En attendant, je serai très reconnaissant à toute personne qui trouverait un ou plusieurs de ces petits appareils, de vouloir bien mettre à la poste la carte postale, après y avoir inscrit tous les renseignements qui lui paraîtront utiles.

Je ne dois pas quitter le Trou du Toro sans dire que le fond du gouffre s'était profondément modifié depuis ma dernière visite; les inondations de la fin du printemps dernier l'avaient en partie bouleversé. La petite nappe limpide qui baigne le pied de la falaise transversale [1], sous laquelle les eaux disparaissent, était encombrée d'une énorme quantité de matières alluviales. Le courant prin-

Comptes Rendus des séances de l'Académie des Sciences, 29 novembre 1897.

1. Cette falaise verticale mesure, en chiffres ronds, trente mètres de hauteur au-dessus du fond du gouffre, à sa partie la plus élevée.

cipal avait changé de direction; il s'était infléchi vers l'Ouest, et une partie des eaux pénétrait directement sous le sol, par des excavations récemment creusées en forme d'entonnoirs dans le plafond du petit lac. Quant à la vieille tige de pin qui m'avait servi de point d'appui, deux ans



Entrée de la Grotte de l'Escaleta del Plan Ayguallud.
Reproduction d'une photographie de M. Émile Belloc.

avant, pour examiner le puits naturel creusé dans cette falaise, elle avait été emportée par la tourmente.

A l'extrémité méridionale du Plan Ayguallud, on aperçoit l'entrée d'une grotte que j'avais formé depuis longtemps déjà le projet de visiter. L'entrée de cette grotte, située à 2,120 mètres d'altitude, est placée au milieu d'un escarpement calcarifère appelé l'Escaleta. L'accès en est peu commode, car elle débouche dans une espèce de cou-

loir, bordé de roches schisteuses très abruptes et peu solides, dont la partie inférieure tombe à pic, dans le lit du torrent qui sépare les soubassements du Pic de los Barrancos (2,650 mèt.) de celui de Poumèro (2,736 mèt.). Comme cette excavation a été creusée par un ancien torrent qui tombait en cascade à cet endroit, le meilleur moyen pour y pénétrer est de monter d'abord le long des marches grossières de l'Escaleta, un peu plus haut que la plate-forme qui précède l'ouverture.

Il ne reste plus alors qu'à longer la rive gauche du couloir, en se cramponnant des pieds et des mains aux petites aspérités du rocher, pour descendre jusqu'à l'entrée qui se présente sous la forme d'un arceau très irrégulier, d'environ sept mètres de hauteur. A peine franchie, la voûte s'abaisse brusquement et l'on se trouve en présence de deux petites ouvertures accolées donnant accès dans une galerie unique qui se dirige du Nord-Ouest au Sud-Est.

Le sol de cette galerie est encombré de gros débris rocheux au milieu desquels la marche est assez difficile. En la parcourant, j'ai relevé quelques puits naturels de faible diamètre et plusieurs couloirs secondaires, inclinés sur l'horizontale de 39 à 50 degrés, et dirigés presque tous du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire perpendiculairement à l'orientation générale de la galerie principale.

Prenant la tête de la petite colonne, pour inspirer confiance à mes compagnons, peu familiarisés avec ce genre d'« alpinisme à rebours », — comme le disait récemment un de nos plus éminents collègues, M. Noblemaire, en répondant à une charmante allocution de notre Président, M. Ch. Durier [1], — nous suivîmes cette galerie sur une longueur d'environ 200 mètres, jusqu'à l'endroit où elle devient si étroite qu'un homme ne peut presque plus y avancer.

1. *Bulletin mensuel du Club Alpin Français*, n° 12, décembre 1897, p. 355.

La tradition populaire veut cependant qu'un tout jeune pâtre se soit un jour glissé le long de l'étroite ouverture. Après avoir rampé sur le sol pendant un certain temps, l'enfant déboucha, dit-on, dans une salle immense, dont le plafond, élevé à perte de vue, était soutenu par trois énormes colonnes de marbre blanc. Au centre de l'édifice se trouvait une vaste table de pierre sur laquelle tout semblait préparé pour quelque festin de géants.

Quoi qu'il en soit de cette histoire plus ou moins véridique, et sans chercher à savoir si les habitants fabuleux de ce sombre séjour, courroucés par notre présence, avaient déchaîné contre nous la tempête, il soufflait par ce trou terminal un vent glacial et tellement violent, que ce fut sans lumière, à tâtons et au risque de nous rompre le cou, qu'il fallut opérer la sortie.

Courrége m'avait suivi pas à pas : quant à Francisquét, il était fort peu rassuré par cette pérégrination souterraine. En arrivant à une espèce de carrefour où la pluie tombait comme dans la rue, il hésita et prit ses dispositions pour revenir en arrière, tandis que nous continuions notre marche en avant. Resté seul au milieu d'une obscurité profonde, n'osant risquer un mouvement de crainte de tomber dans un puits, le pauvre diable poussait des gémissements lamentables. Au retour, nous le trouvâmes à la même place, plus mort que vif, recevant sur la tête l'eau d'une petite cascade qui tombait directement de la voûte, et trempé jusqu'aux os.

Depuis notre entrée dans la grotte de l'Escaleta, le jour avait considérablement baissé ; lorsque nous sortîmes, l'ombre crépusculaire estompait déjà les dentelures sinueuses de la crête frontière. Ce fut en hâte que nous nous dirigeâmes vers notre campement, sans nous attarder à contempler l'admirable tableau que formaient, au milieu d'un clair-obscur bleuâtre et vaporeux, les Monts-

Maudits, dont les cimes et les glaciers brillaient faiblement encore, sous les reflets presqu'éteints du soleil couchant.

Notre frugal repas du soir absorbé, je laissai à mes hommes le soin d'aller cueillir les branches de pin qu'ils devaient étendre sur la terre nue pour former notre couche, et je me dirigeai seul vers le Trou du Toro. En me rendant au fond du gouffre, à cette heure tardive, mon but était de jeter dans le torrent le nouveau colorant que j'avais préparé d'avance.

Instruit par les expériences du Dr Forel et du Dr Gollier [1], du professeur G. Marinelli [2] et par celles plus récentes de MM. Martel et Viré [3], je savais que les rivières souterraines circulent parfois avec une extrême lenteur. C'est pourquoi je voulus immerger la fluorescéine pendant la nuit, afin que les observateurs placés aux Goueils de Jouèou, où les eaux du Plan Ayguallud viennent sourdre, dit-on, eussent la journée tout entière du lendemain pour leurs observations. Mais, encore une fois, comme le 7 septembre 1896, aucun phénomène de coloration ne fut aperçu, pas plus aux Goueils de Jouèou que dans l'Ésera.

Le problème irritant du cours souterrain des eaux qui disparaissent au Trou du Toro n'est donc encore qu'à moitié résolu. Tout le monde parle d'une expérience soi-disant décisive faite, il y a déjà longtemps, au moyen de sciure de bois. J'ai questionné à ce sujet un grand nombre de montagnards, j'ai consulté la plupart des documents écrits sur le pays, sans avoir rien appris qui puisse justifier cette assertion, sans que personne ait pu me dire

1. Forel et Gollier, *Coloration des eaux de l'Orbe*. (*Arch. d. Sc. phys. et nat.*, t. XXX, 1893, p. 466 à 468.)

2. G. Marinelli, *Determinazione di correnti sotterranee a mezzo di sostanze coloranti*. Venezia, 1894.

3. *Comptes rendus des séances de la Soc. de géogr.*, 1897, p. 416-421.

d'une façon absolue, par qui, quand et comment cette prétendue expérience aurait été effectuée.

Dans ces conditions, à moins de preuves contraires, me basant sur les faits géologiques et stratigraphiques personnellement observés, je crois pouvoir persister dans ma première hypothèse, à savoir : que les eaux du glacier d'Aneto et de la Maladeta, de même que celles de la haute région de l'Ésera, apportent probablement leur tribut à la Méditerranée et non pas à l'océan Atlantique.

***

Du Plan Ayguallud, je me proposais de remonter vers la partie orientale des Monts-Maudits, que j'ai maintes fois parcourue ; malheureusement le mauvais temps vint contrarier mes projets d'ascension. C'est donc en partie à l'aide des observations recueillies au cours de mes précédents voyages que je vais brièvement terminer ce récit.

Malgré de gros nuages noirs, ou plutôt d'un gris sale, qui encapuchonnaient dès l'aurore les sommets de la crête frontière, le lendemain matin je repris le chemin du massif splendide dont le Pic d'Aneto, entouré de la Maladeta, de las Salenques, de las Mouillèrés, des Poueys, etc., forme le point le plus élevé. Le voyageur enthousiaste ou seulement curieux des choses de la montagne ne saurait rêver, dans les Pyrénées, et même dans les Alpes, une région plus sauvage, plus belle, et où les oppositions soient plus frappantes. Pour en donner un aperçu je vais parcourir rapidement, en sens contraire, une partie du trajet que je fis, il y a quelques années, en revenant de Malibierna, par les lacs du Rio Bueno (2,250 mèt.), dont les eaux coulent vers le Rio Noguera Ribagorzana [1]

1. Émile Belloc, *Nouvelles études lacustres* (dans les Pyrénées

Après avoir dépassé et laissé à gauche la grotte de l'Escaletta, on s'engage dans la gorge granitique et dénudée, qui conduit au col de las Salenques, ouvert du côté du Sud-Est. Cette gorge, coupée de maigres pâturages, est bordée d'escarpements abrupts aux flancs desquels, semblables à des fantômes, quelques tiges de pins, nues et rabougries, restent encore accrochées çà et là.

Si l'on veut éviter le lac de los Barrancos (2,478 mèt.), ce qui est préférable, il faut prendre d'abord la rive droite du torrent, dont on suit les sinuosités vers le Sud, pendant une demi-heure environ. Puis, non loin du confluent du ruisseau de los Barrancos et de celui qu'alimente le glacier d'Aneto, on passe sur la rive gauche. A partir de ce point, le chemin longe obliquement, selon une direction Sud-Sud-Est, l'immense moraine amoncelée à la base du grand glacier du Pic Maladeta (3,312 mèt.)[1] et du Pic du Milieu (3,354 mèt.). Ce glacier, le plus vaste de ceux qui couvrent les Monts-Maudits, est généralement nommé « glacier d'Aneto »; cependant, il serait plus rationnel, ce me semble, d'appeler « glacier de la Maladeta » celui qui recouvre le flanc septentrional du pic de ce nom; de qualifier « glacier Central » l'amas de glaces éternelles que domine le Pic du Milieu; de réserver exclusivement le nom de « glacier d'Aneto » pour celui qui enveloppe les pentes orientales du Pic d'Aneto; et de donner enfin à celui qui est le plus éloigné du centre, en allant vers l'Est, le nom de « glacier des Tempêtes ».

A part quelques petites nappes de verdure, l'aridité la plus complète règne en souveraine dans ce lieu de déso-

franco-espagnoles). Association française pour l'avancement des sciences [Congrès de Besançon]. Paris, 1893.

1. C'est dans la grande crevasse ouverte en haut de ce glacier que périt accidentellement le guide Barrau, le 11 août 1824, en accompagnant à la Maladeta deux ingénieurs des mines, M. Blavier, et un des fondateurs du Club Alpin Français, M. de Billy, père de notre très distingué collègue de la Direction Centrale, M. Ch. de Billy.

lation, où d'innombrables obstacles rendent la marche extrêmement pénible. Nul autre bruit que celui des cascades, roulant leurs eaux glaciales à travers les rochers qui leur barrent la route, ne trouble le silence imposant de ces mornes régions. Parfois un craquement sinistre, un roulement retentissant, pareil à celui du tonnerre, réveille tout à coup les mille échos de ces vastes solitudes. C'est une crevasse qui brusquement vient de s'ouvrir dans un glacier, c'est un pan de montagne qui croule avec fracas...

Avant d'atteindre une sorte de ravin, au milieu duquel il faut passer, le torrent doit être de nouveau traversé. En face, à 2,478 mèt. de hauteur, s'ouvre le col de los Barrancos, où l'on arrive quelques instants plus tard. De ce col, en obliquant au Sud-Ouest, on peut monter au sommet du Pic d'Aneto, en quatre heures. Mais, soit que l'on veuille passer directement par le Dôme, pour reprendre la route ordinaire de la Rencluse au Pont de Mahomet; soit que l'on se propose, en faisant un détour vers l'Ouest, de rejoindre le même chemin, par le petit lac de las Coronas [1], il faut toujours gravir le glacier d'Aneto.

Du col de los Barrancos, une courte descente conduit au milieu d'un vaste cirque encombré d'un enchevêtrement chaotique d'énormes blocs de granite. On côtoie d'immenses parois de roc vif, bosselées, pelées, tordues, éventrées de toutes parts, du haut desquelles, à de certains moments, les glaciers mitraillent, de leurs déjections morainiques, les rares voyageurs qui osent se risquer dans ces parages. Cette falaise supporte un superbe gla-

1. Ce petit lac de Las Coronas (3,173 mèt. d'altitude), qui est probablement le plus élevé des Pyrénées, et que les Français appellent *Lac Coroné* (?), ne doit pas être confondu avec le véritable lac de las Coronas, situé sur le versant Sud du Pic d'Aneto, qui fait partie du groupe des *Lacs glacés d'Eriuell*. (Voir mes *Nouvelles études lacustres* (*loc. cit.*), page 15 du tirage à part.)

cier que dominent les muraillements formidables de la Crête et du Pic des Tempêtes (3,289 mèt.), dont la première ascension fut faite par M. le comte H. Russell, le 21 août 1877 [1] La Crête des Tempêtes, que le temps, cet infatigable niveleur de toutes choses, use et désagrège sans cesse, élève ses sinistres à-pics à plus de 500 mètres au-dessus du glacier et profile ses dentelures à une hauteur d'environ 3,200 mètres, sur une longueur de plus d'un kilomètre.

Pour traverser le cirque et regagner la différence de niveau entre le col de los Barrancos et celui de las Salenques [2] (2,801 mèt.), l'ascension est longue et pénible. Au Nord-Est de ce triste passage se dresse fièrement le Pic de las Salenques (2,994 mèt.).

Ce sommet dénudé, d'où l'on jouit d'un des plus beaux panoramas de montagnes que l'on puisse imaginer, est cependant fort délaissé. Il lui manque, il est vrai, une quinzaine de pieds pour atteindre les trois mille mètres réglementaires que doivent avoir tous les pics qui se respectent, aussi est-il généralement dédaigné par les alpinistes militants, qui craindraient, sans doute, d'être disqualifiés par leurs collègues s'ils avouaient l'avoir gravi.

Du haut de cette cime, le regard plane sur d'effroyables solitudes et domine des abîmes qui paraissent sans fond. En voyant ces pics géants fracassés par le feu du ciel, écimés par les ouragans; en contemplant ces masses granitiques et ces gorges sauvages, ensevelies sous des monceaux de ruines que les ruissellements météoriques désagrègent sans cesse, l'homme se sent petit, et s'il n'éprouve pas une émotion profonde, en face d'un aussi

1. Comte Russell, *Exploration du Sud-Est du Sud du Néthou*. (*Ann. du Club Alpin Français*, XIV[e] année, 1877, p. 1 et suivantes).

2. Il est probable que M. Packe et M. Mathews ont été les premiers alpinistes qui aient traversé, en 1864, le *Col de las Salenques*.

sublime spectacle, c'est que la sensibilité est à jamais éteinte dans son cœur.

En présence de ces colosses de pierre entassés pêle-mêle comme des morts vaincus tombés sous le fer homicide de quelque impitoyable ennemi, on se demande quelle devait être l'attitude primordiale de ces orgueilleuses montagnes, avant que leur décrépitude eût commencé. Les Alpes, plus jeunes que les Pyrénées, ont probablement conservé une hauteur plus voisine de leur élévation originelle; mais, comme les Cévennes et les Vosges, comme tous les reliefs existant à la surface du globe, elles subissent et subiront encore cette loi fatale, inéluctable, d'aplanissement qui bouleverse et remanie sans cesse l'écorce terrestre.

Si l'on considère les chaotiques amoncellements qui encombrent de leurs débris colossaux les hautes vallées pyrénéennes, l'incommensurable quantité de matière alluviale journellement déposée dans les régions sous-montagneuses et dans les plaines, et celle non moins immense entraînée par les fleuves jusqu'au sein des mers, on peut concevoir, approximativement, l'élévation que devait avoir la chaîne pyrénéenne aux époques géologiques. C'est pourquoi il est permis d'affirmer que les Pyrénées d'autrefois devaient être au moins aussi hautes que les Alpes de l'époque actuelle.

Le panorama[1] ci-joint, dessiné par M. Slom d'après les photographies de notre intrépide collègue M. Maurice Gourdon qui a bien voulu mettre à ma disposition les cinq magnifiques épreuves photographiques qui le composent, me dispensera de toute autre description. Je dirai donc simplement que de nul autre point la vue des Monts-

1. Cette vue panoramique a été prise par M. Maurice Gourdon, de la crête qui va du Pic de las Salenques à celui de los Barrancos, le 14 août 1894.

Maudits n'est aussi saisissante que du haut de la crête qui relie les pics de los Barrancos, de las Salenques et de las Mouillèrés.

Ici, tout est contraste. A ses pieds, le voyageur émerveillé aperçoit, dans un désordre inextricable, un véritable océan de granite, formé de blocs de dimensions effrayantes.

Vers l'orient, la vue se repose agréablement sur des pâturages du vert le plus tendre, entourés de noires forêts de sapins; et au delà de la magnifique vallée del Noguera Ribagorzana, limite de l'Aragon et de la Catalogne, on distingue, dans un lointain lumineux, se détachant nettement sur un fond d'azur chaud et vibrant, le cône neigeux du Montarto-des-Aranais.

Vis-à-vis, droit au Sud, s'élève, à 3,204 mèt. d'altitude, le sommet du Pic Russell précédé par la Crête des Tempêtes aux parois de laquelle la neige ne peut s'accrocher, et dont les escarpements fantastiques laissent voir une énorme échancrure, brèche sans nom, jamais foulée sans doute par aucun être humain.

Enfin, pour compléter ce panorama grandiose, on peut contempler dans leurs moindres détails, et resplendissant sous un soleil parfois brutal mais toujours admirable, les glaces éternelles et les puissants reliefs de los Montes-Malditos qui environnent le Pic d'Aneto, point culminant des Pyrénées, comme une garde d'honneur entoure son drapeau.

Émile Belloc,

Délégué de la Section des Pyrénées Centrales,
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 36114.

Contreforts du Pic de las Salenques

Pic Russell 3 204 Ms

Crête de las Salenques

Col de las Salenques 2 801 Ms

Crête des Tempêtes

Pic des Tempêtes 3 289 Ms

Brêche des Tempêtes

Pic d'Aneto 3 404 Ms

Pont de Mahomet

Dôme d'Aneto

Pic Central ou Pic du Milieu 3 354 Ms

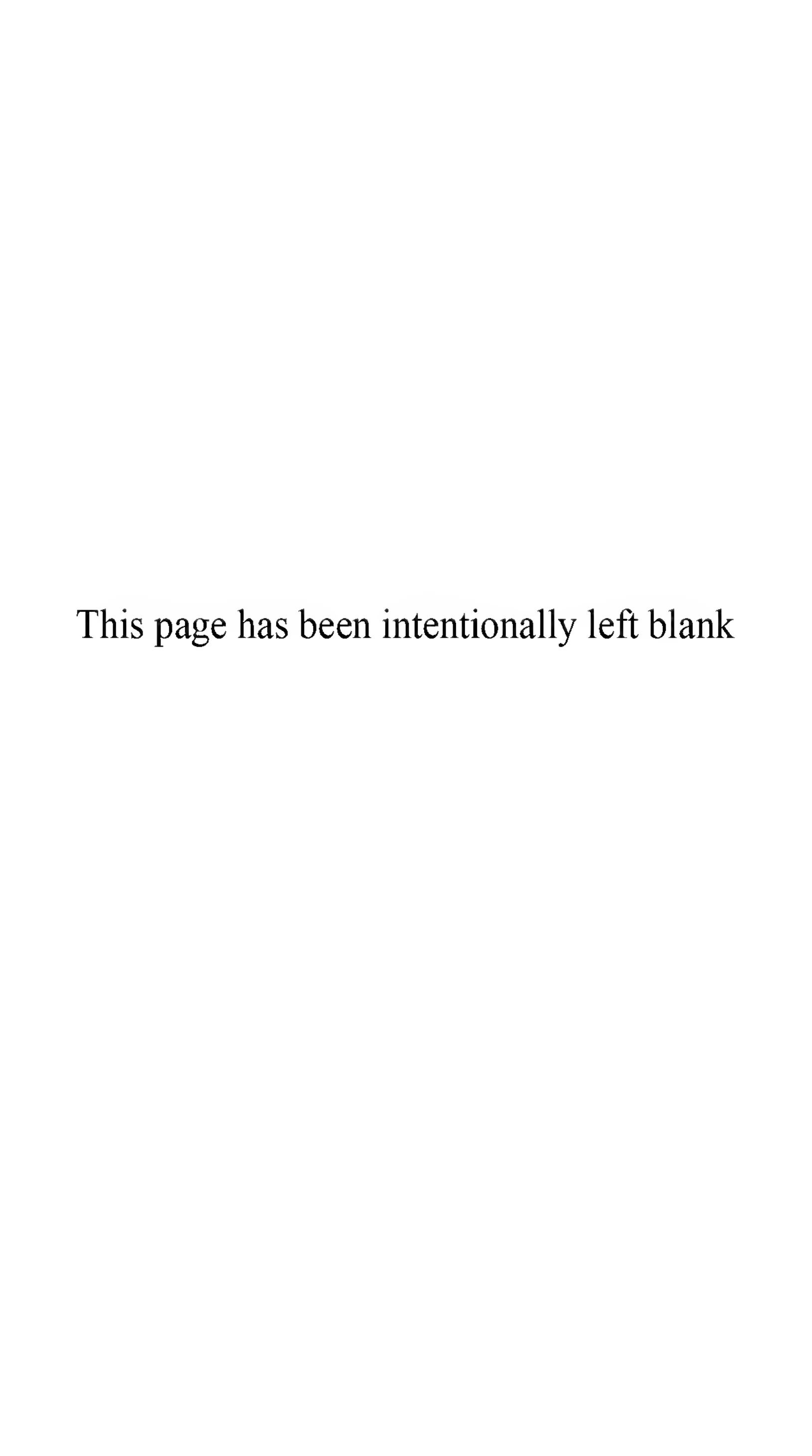
Pic de la Maladetta 3 312 Ms

Slom

Phot par Mce Gourdon 1894

PANORAMA DES MONTS MAUDITS, FACE NORD-EST

Dessin de A Slom.



Date Due

8

